

bras, puis, avant de le déposer sur le sol, il lui dit à l'oreille :

—Maintenant, songe que si tu nous trahis, tu seras perdu comme nous. On n'escalade pas les clôtures sans mauvaises intentions. Ainsi donc tiens-toi calme si tu tiens à ne pas être pris comme un voleur nocturne et un assassin.

Le vieillard réprima un mouvement d'horreur. Assassin involontaire encore, et là ! dans cette maison !

—N'ayez pas peur, bégaya-t-il néanmoins avec un claquement des dents qu'il ne pouvait pas arrêter, je suis un zig.

Mais une sorte de terreur superstitieuse le frappait. Il ferma les yeux, anéanti. Si c'était le sang répandu qui se dressait devant lui ? Il n'avait donc pas encore assez expié ? Cependant, les deux coquins s'étaient mis en marche, le traînant avec eux. Le jardin était vaste. Les pieds enfonçaient dans une terre grasse, fraîchement préparée.

Par moments il y avait des alertes, quand un froissement de branche ressemblait au bruit d'une personne marchant avec précaution, quand un arbuste sombre surgissait tout à coup, semblable à une ombre qui se dresse. Le mulâtre et son compagnon étaient émus maintenant. Par instants ils tressaillaient malgré eux. Papier-Mâché se pencha à l'oreille de son ami, tout tremblant. Un effroi lui était venu.

—S'il y avait des chiens, murmura-t-il.

—Il n'y en a pas, répondit l'homme cuivré. Je m'en suis assuré.

Le vieillard ne savait plus ce qu'il faisait, où il allait, la tête perdue. Il se voyait engagé dans une aventure terrible, inouïe, dont il ne sortirait pas. Il souhaitait de mourir, mais il pensait aussitôt que sa mort ne le sauverait pas ; puis mourir là, en criminel. Il pria, avec ferveur, mentalement, s'en remettant au ciel, incapable de concevoir ou de faire quelque chose. A mi-chemin, une ombre se dressa devant les hommes, qui faillirent

pousser un cri d'effroi. Mais l'autre se fit connaître aussitôt.

—N'ayez pas peur, c'est moi !

C'était le domestique.

—Tout va bien ? demanda le mulâtre.

—Tout va bien. Ils sont rentrés tous les deux depuis plus d'une heure. Tout le monde dort dans la maison, je m'en suis assuré.

—Il n'y aura pas besoin de jouer du couteau ?

—Je ne le crois pas.

—Tant mieux, fit le gremlin. Ce sera de la besogne de moins. Tu vas nous guider ?

—Je vous ai attendus pour cela.

Allons !

On continua à avancer. Ils étaient arrivés au pied de la maison. Personne ne les avait entendus. Le domestique se détacha pour aller explorer les alentours.

—Il revint au bout d'une minute, satisfait.

—Passez-moi les clés !

L'homme à la redingote les lui remit. Il ouvrit sans bruit la porte d'entrée, et il allait s'introduire dans l'habitation, quand il revint, effaré, vers ses complices après avoir refermé la porte.

—Mademoiselle.

Eh bien, quoi ?

Elle est là, en bas.

Seule ?

Oui.

Elle l'a vu ?

Non.

Le mulâtre tira un poignard de son sein.

Laisse moi passer. Le tout pour le tout !

Il allait s'enga-

ger dans le couloir, quand un cri de détresse effrayant perça le silence, retentit à travers les murs et fit reculer le coquin, épouvanté.

VIII

Il y eut un moment de stupeur parmi les gredins. Tous s'étaient reculés, terrifiés. Puis le mulâtre se rendit compte de ce qui s'était passé. Il vit le vieillard tombé presque sans connaissance sur le perron. C'était lui qui avait crié. Il fit un geste de fureur.



Sauve qui peut ! Tous disparurent à travers le jardin.